

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 8 (1879)
Heft: 7

Artikel: Journal d'un jeune instituteur [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1039720>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Après les nombreuses améliorations que l'auteur vient d'apporter à son ouvrage, nous ne craignons pas d'affirmer qu'il n'est pas de pays qui ait un meilleur manuel d'instruction civique que le canton de Fribourg.



JOURNAL D'UN JEUNE INSTITUTEUR.

Le 1 février. — Je suis ce soir gai et dispos, parce que c'est demain jour de fête. Que l'Eglise était bien inspirée quand elle fondait des fêtes dans le double but de rappeler à l'homme les principaux mystères de la religion chrétienne, lui fournir des moyens de sanctification, et d'adoucir la dure loi du travail en lui procurant dans le courant de l'année, en dehors des dimanches, quelques jours de repos. La veille d'une fête, je me sens le cœur plus léger, je fais mon école avec plus de vie et d'entrain, parce que j'ai en perspective un jour de répit, et pour que j'en jouisse pleinement il faut que mes élèves et moi nous l'ayons mérité. J'ai toujours aimé les fêtes religieuses. Enfant, j'étais heureux quand les cloches dans leur carillon du soir m'annonçaient une fête pour le lendemain. Je rêvais la nuit de fraîches guirlandes décorant l'autel du sacrifice, de cierges à la cire blanche brûlant devant la statue de la Vierge, d'une nuée d'encens remplissant le parvis de parfums, de la voix grave et harmonieuse de l'orgue accompagnant le chant de l'hymne sainte ; tout le paradis du Dante passait dans mon imagination. Puis quand le grand jour était levé, répondant à l'appel des cloches, je descendais d'un pied léger le sinueux et agreste sentier de la colline qui conduit au clocher, au pied duquel dort la cendre des aïeux. Pendant les cérémonies du culte j'étais attentif et recueilli, et je me rappelle que plus d'une fois je sentis le souffle divin de la poésie religieuse se jouer dans les tendres fibres de mon âme. Je me plaisais dans les hauteurs sereines de la prière et de la méditation et comme les disciples de Jésus-Christ sur la montagne j'y aurais volontiers fixé ma tente. Hélas ! je dois avouer à ma honte que mes sentiments actuels à cet égard n'ont plus la même intensité. Je rougis si je les compare à ce qu'ils étaient autrefois. Il n'est que trop vrai que le cœur de l'homme se blase au contact du monde. Que sont devenues ces douces émotions et ces abondantes effluves de sentiments ? !...

Le 4 (soir). -- Je suis seul dans ma chambrette et les heures me paraissent longues. Le clocher d'où elles s'envolent par groupes inégaux vient d'en confier neuf aux échos du vallon. Cette rigide sentinelle qui veille sans cesse, qui nous mesure et nous dispense le temps, nous en annonce la fuite de chaque parcelle, et nous rappelle avec la gravité d'un juge l'usage que nous devons en faire. Sa voix solennelle résonne ce soir à mon oreille comme un glas. Mais le chronomètre n'est sans doute pas plus ému que d'habitude ; rien ne saurait toucher sa froide impassibilité ; il est inaccessible à la joie et à la peine ; il n'est pas pétri de la même argile que le cœur humain. Il faut donc chercher dans notre âme, ce mystérieux récepteur des sensations, l'explication des vibrations diverses que le même métal semble produire suivant les circonstances. Si cette voix me fait ce soir une impression désagréable et pénible, c'est qu'elle est pour moi un reproche, car j'ai perdu ma soirée. Je ne suis pas

disposé au travail ; je me trouve dans une situation morale un peu étrange. J'ai jusqu'à cette heure essayé de diverses occupations ; mais rien ne m'a intéressé, rien ne m'a plu. « Un bon feu, des livres, des plumes, quelque douce méditation, que de ressources contre l'ennui, dit dans un charmant opuscule le célèbre X. de Maistre ; cela suffit pour que les heures glissent sur vous et tombent en silence dans l'éternité sans vous faire sentir leur triste passage. » J'ai expérimenté tous ces remèdes sans en ressentir de soulagement.

Des livres, j'en ai ouvert un grand nombre. J'ai papillonné sur les pages réputées les plus éloquentes, comme l'abeille sur les fleurs de la prairie ; mais, au contraire de l'insecte, je n'ai rapporté aucun miel à ma ruche. Je ne sais quel auteur ancien appelait les livres les médecins de l'âme ; l'expression me paraît un peu ambitieuse. Je suis un peu sceptique à l'endroit du pouvoir de ces médecins moraux, comme Molière l'était pour ce qui regarde l'art savant de ceux qui s'occupent à soulager les maux de l'humanité souffrante. J'ai consulté ce soir plus d'un de ces illustres docteurs aux grandes pensées. Aucun n'a réussi à alléger mon poids de tristesse et d'ennui. Aussi les ai-je quittés avec dédain et humeur, et me voilà presque en guerre ouverte avec la république des lettres. J'ai de nombreux griefs contre ses principaux représentants. Le philosophe me paraît enveloppé de nuages impénétrables et je souris avec Voltaire des sottises prétentions de sa science orgueilleuse ; j'ai pitié de ce Titan qui, non content d'embrasser le monde entier dans ses vastes conceptions, va jusqu'à escalader les cieux et porter son faible rayon de lumière dans les profonds mystères où la Divinité s'est voilée à nos yeux. L'historien me fatigue en me promenant sans pitié dans les archives et les cabinets des diplomates, pour prouver la prétendue connexité de deux faits ; il sonde les cœurs et les reins des personnages qui ont joué les grands rôles sur le théâtre du monde, il démêle les intrigues, démasque les complots, apprécie, tranche, juge, avec un sans façon qui me révolte, et que de détours, d'insinuations, d'amplifications et de réticences calculées pour faire servir l'histoire au triomphe de son opinion ou de ses préjugés ! Le rhéteur méthodiquement drapé dans la toge de la vieille école me ressasse de ses insipides lieux communs. Le romancier m'énervé dans ses longues tirades sentimentales ; je m'étiôle dans ses boudoirs, je m'ennuie sous ses frais ombrages et au bord de ses ruisseaux murmurants. Le poète lui-même, l'écrivain pour lequel j'ai le plus de sympathie, à défaut de génie, enfle trop souvent ses ailes d'un faux enthousiasme ; son vol ne se soutient que par des efforts mal dissimulés, et après des élans désespérés il retombe lourdement comme un ballon captif.

Après avoir ainsi tenté sans succès l'emploi des livres comme antidote contre l'ennui, j'ai fait d'autres expériences, toujours en suivant les conseils de X. de Maistre. J'ai fermé mes livres et ai lancé mon imagination à la piste de quelque douce méditation. Mais hélas ! mes vingt ans sont passés et les beaux rêves aussi... Mes illusions s'envolent une à une. Plus de mirages enchanteurs à l'horizon, plus de météores à mon ciel ! Les brouillards de la réalité m'enveloppent de plus en plus de leur froide étreinte. Ma pensée vagabonde est rentrée tristement au logis, après avoir cœuru la plaine avec le vent du soir, comme la muse plaintive du barde de Morven.

Comme le feu était éteint à mon foyer, il me restait ma plume pour dernier expédient. Je l'ai saisie comme une planche de salut. J'ai ouvert mon journal pour y retracer le vide et les déceptions de cette soirée, et maintenant l'esprit fatigué et les paupières à demi fermées, je regarde

d'un œil de convoitise mon lit, meuble peu agréable dans une chambre, mais utile entre tous, surtout pour une nature paresseuse comme la mienne. « C'est là, nous dit de Maistre, que nous oublions pendant la moitié de la vie les chagrins de l'autre moitié. » Encore une courte prière pour remercier Dieu des bienfaits de la journée, lui demander qu'il envoie son ange pour protéger mon repos, et le sommeil, image de la mort, va me couvrir de ses ombres.



CHRONIQUE

de la Suisse allemande

NIDWALD. — La *landsgemeinde* de ce demi-canton a accepté à une grande majorité le projet de révision de la loi scolaire.

LUCERNE. — Une dame de Lucerne a légué 20,000 fr. pour la fondation d'un établissement catholique pour des enfants abandonnés.

ZURICH. — M. Stössel, Regierungsrath, a parlé dernièrement contre la fondation d'une école fédérale. — Les frais de deux séminaires, dit M. Droz, s'élèveraient à 150,000 fr.

SOLEURE. — Pourquoi avez-vous choisi la vocation d'instituteur? Cette question fut posée un jour d'examen à l'école normale de Soleure. — Je veux être instituteur, dit l'un, parce que je n'ai pas de goût pour travailler à la campagne, et que mes parents ne possèdent pas les moyens de me faire faire d'autres études. — Déjà dans ma jeunesse, écrit un autre, des régents m'ont parlé de la vie agréable et amusante d'un instituteur. Mais il n'y a rien qui m'ait encouragé autant à choisir cette vocation que le fort traitement que l'on gagne presque sans peine. — Je veux me faire instituteur, dit encore un troisième, parce que je suis d'une complexion faible et délicate et que je n'ai pas les qualités nécessaires pour devenir artisan ou agriculteur. — L'enseignement est la garantie d'une longue vie, car on n'y est jamais exposé à aucune fatigue, dit un quatrième, en terminant sa composition.

Quiconque n'embrasse pas cette vocation pour des motifs plus élevés et plus nobles que celui de gagner sa vie, ferait mieux de s'éloigner, car il se repentira d'être entré dans une carrière à laquelle il n'était pas appelé de Dieu.

ARGOVIE. — M. Lee exerce les fonctions d'instituteur à Mellingen depuis 62 ans. C'est là certes un fait qui se présente rarement.